



Le monstre du grenier

« Papa, il y a un monstre dans le grenier !

– Ne dis pas de bêtises ! Et puis je t'ai déjà dit cent fois que je t'interdis d'y mettre les pieds.

– A cause du monstre ?

– ...

– Tu vois bien qu'il y a un monstre dans le grenier !

– Arrête avec ça, tu veux ! Et que je ne te prenne pas à fureter là-haut, sinon gare ! »

Des monstres, à l'époque, il y en avait des tas.

Il y avait celui de la salle de bain, qui avait élu domicile dans les canalisations et m'obligeait chaque matin à inspecter minutieusement le gant de toilette pour m'assurer qu'il ne s'y était pas glissé ; qui se faufilait par la bonde de la baignoire quand l'eau était devenue trouble et qui me faisait sauter hors du bain les mains crispées sur mon bas-ventre ; qui glissait un œil par chaque orifice de la tuyauterie dont j'avais eu l'imprudence de m'approcher.

Il y avait celui de l'escalier, qui ne sortait de sa tanière que la nuit et m'attendait tapi en haut de la rampe en faisant craquer ses jointures et en grinçant des dents ; parfois, il mettait en œuvre d'extraordinaires facultés mimétiques et quand j'avais la main pour me raccrocher à la rampe, je m'apercevais soudain qu'il s'agissait de sa langue glacée.

Il y avait aussi le monstre du noir, qui venait animer les ombres de ma chambre ; mes vêtements pliés que j'avais posés sur une chaise se réveillaient au milieu de la nuit tout chiffonnés et agitaient longuement leurs membres tentaculaires dans l'obscurité ; le bouton en faïence de la porte, la fermeture Eclair de mon pantalon et d'autres objets anonymes qui avaient disparu le lendemain ouvraient à demi leurs petits yeux ronds et cruels.

Il y avait également le monstre des vécés, qui peut-être ne faisait qu'un avec celui de la salle de bain – et bien d'autres encore : on a peine à croire qu'une petite ville tranquille comme l'était alors Vallauris ait pu abriter tant de terreurs dont la seule évocation suffisait à glacer le sang dans les veines.

D'ailleurs, du temps de mon enfance déjà l'ère des monstres touchait à sa fin.

Au fur et à mesure que le temps passait, je constatais qu'ils devenaient de moins en moins monstrueux ; c'est à peine s'ils retrouvaient de temps à autre assez de courage et d'allant pour essayer de me faire peur.

Puis ils tombèrent malades.

C'était une maladie étrange, dont le cours irréversible connaissait parfois de brèves rémissions mais dont l'issue fatale ne faisait guère de doute : ils se mettaient à maigrir, se dégonflaient, devenaient timides.

Enfin, ils commencèrent de mourir.

Le premier à succomber fut le monstre de la salle de bain, dont la disparition passa presque inaperçue tant les derniers temps de son agonie il était devenu infirme et pitoyable.

Puis ce fut le tour du monstre de l'escalier : malgré mes efforts pour l'inciter à se donner un peu d'exercice, il refusa un jour de quitter sa tanière et par la suite plus personne ne put seulement l'entr'apercevoir.

Le dernier à mourir fut le monstre du noir. L'ultime fois que je l'aperçus, il se tenait peureusement caché derrière la porte du dortoir des filles, au lycée, mais un rire étouffé le mit en fuite pour toujours ; la pensée qu'il m'avait suivi jusqu'à Nice à mon départ de la maison m'emplit pendant quelques jours d'un bonheur mélancolique : ç'avait toujours été un monstre fidèle.

Et voilà que vingt ans plus tard, un nouveau monstre avait investi la maison de Vallauris.

C'était un monstre froid et sombre, taciturne, en bien des points semblable au monstre du noir mais bien plus vaste – et qui avait trouvé le moyen d'étendre ses ténèbres jusque sur l'avenir aussi loin qu'il m'était possible de voir.

Ce monstre avait bien des noms : silence, solitude, mort, vide, papa, maman, Blast, papa, maman, Blast...

Bien que n'ayant constaté son existence que deux jours plus tard, je savais exactement quand il était né : il était né à l'instant même où mes parents avaient été tués dans un accident de voiture ainsi que leur chien, un setter irlandais nommé Blast.

Mon père avait coutume d'excuser l'étrangeté des consonances anglo-saxonnes en disant que l'animal souffrait d'aérophagie chronique et que son précédent maître avait été mineur de fond au Canada. Lorsqu'il donnait cette explication sibylline, ses auditeurs prenaient inmanquablement un air faussement entendu, en se demandant furieusement quel lien il pouvait bien y avoir entre ce nom ridicule, le roquet pétomane et les chercheurs d'or du Grand Nord. Je soupçonnais mon père de l'ignorer lui-même et de passer des heures chaque jour à tenter de le découvrir, assis dans l'unique fauteuil du salon où il pouvait demeurer ce qui me semblait alors une éternité sans faire un seul geste ni ouvrir la bouche.

Peut-être est-ce précisément à cette interrogation récurrente qu'il songeait lorsque la voiture dérapa dans l'épaisse couche de tomates écrasées sur la chaussée pour aller s'encaster, tous freins bloqués, dans le camion de fruits et légumes arrêté sur le bas-côté. Ou peut-être venait-il de décider qu'une fois arrivé chez son fils, il lui avouerait enfin qu'il lui avait menti et qu'il y avait bel et bien un monstre dans le grenier.

Si telle était son intention, il n'eut pas le temps de me confesser ce mensonge, pas plus que de me mettre en garde contre le monstre du grenier : un autre monstre l'attendait sur le bas-côté de l'Autoroute du Sud, tout bardé de fer et prêt à mettre fin aux délires affabulateurs que suscitaient régulièrement en lui le nom de Blast et les effluves nauséabonds qui accompagnaient partout le malheureux animal.

Lorsque la voiture explosa, mon père et ma mère étaient âgés respectivement de soixante et cinquante-quatre ans. Aussi leur mort brutale me parut-elle moins monstrueuse qu'on eût pu l'attendre.

Je me soumis sans protester aux formalités d'usage en de telles circonstances, réglai les droits de succession et pour finir remerciai le notaire quand celui-ci prit un air triste pour m'annoncer que mes parents me léguaient tout leur bien et me demandaient de bien prendre soin de Blast après leur disparition. Il parut sincèrement affligé lorsque je lui appris que le chien était mort dans l'accident, comme si ce dernier coup du sort qui m'accablait lui eût semblé vaguement superflu.

Ce n'est qu'à Vallauris, en appuyant sur le bouton de la sonnette, que je compris qu'à trente-cinq ans j'étais brusquement devenu orphelin.

Le nouveau monstre, lui, n'avait pas mis si longtemps à le comprendre. Il m'avait devancé jusqu'à la maison de Vallauris et m'y attendait. Même, j'avais l'impression qu'il avait toujours su que cela finirait par arriver un jour et que pendant des années, il avait pris bien soin de ne pas se montrer pour pouvoir se jeter sur moi à son heure.

Et son heure était enfin venue et j'avais entendu la sonnette d'entrée résonner longuement dans la maison vide sans que personne vînt m'ouvrir — ce fut comme si le monstre avait hurlé sa joie et son désespoir en constatant que j'étais venu partager sa solitude.

Il était partout : dans les buissons bordant l'allée du jardin, derrière le judas de la porte d'entrée, dans le salon où les volets fermés maintenaient une pénombre hostile, que je me gardai bien de dissiper de peur de voir que la lumière du jour l'était plus encore.

Où que j'allasse, il était là — ou ne tardait pas à venir me rejoindre. Dès que je m'installais dans une pièce, il venait m'y tenir compagnie : si j'étais dans le salon, il s'asseyait dans le fauteuil de mon père ; si je voulais gravir les marches menant à l'étage, il revêtait l'apparence du monstre de l'escalier et secouait la rampe quand dans ma lassitude je m'apprêtais à m'y reposer ; si dans mon bain je laissais mes pensées s'égarer à suivre leur propre cours douloureux, il se faufilait par la bonde de la baignoire et me dévorait les entrailles. Dans l'obscurité qui noyait toute la maison aux volets clos, il se glissait subrepticement d'une pièce à l'autre, le long des murs et sous les portes — et partout je devinais sa présence inquiète.

Je la devinais jusque par-delà la trappe du grenier quand d'aventure je passais dessous.

Bientôt, j'eus la certitude que c'était précisément dans le grenier qu'il avait établi son antre, et que c'était là qu'il venait refaire ses forces lorsque je sommais dans un sommeil lourd et malhabile hanté de douleurs informes.

Ce choix n'était pas innocent. De toute la maison, seul le grenier m'était inconnu et l'interdit paternel en faisait encore pour moi, si longtemps après, un lieu tabou.

En fait, si durant toute mon enfance on m'en avait opiniâtrement défendu l'accès, maintenant ainsi dans mon esprit la notion d'une menace diffuse attachée aux ténèbres qui pesaient sur la trappe inaccessible, le grenier et ses mystères avaient depuis longtemps cessé de me préoccuper lorsque les apparitions à éclipses du monstre finirent par me décider à transporter l'échelle du jardin jusqu'à l'étage et à la dresser au bout du couloir.

C'est seulement lorsque je soulevai la trappe que me revinrent en mémoire

l'interdiction paternelle, nos disputes au sujet du monstre du grenier et le souvenir de tous les autres monstres que mes craintes enfantines avaient fait naître un peu partout dans la maison, en ces temps si lointains que Blast n'y avait pas encore sa place. Soudain ramené des années en arrière, c'est l'angoisse au cœur que je glissai à grand peine mon torse par l'ouverture de la trappe – pour franchir cette porte sur l'enfance, mes épaules d'adulte ne faisaient que me gêner.

Le temps que mes yeux s'habituaient à l'obscurité, je m'étais plusieurs fois cogné la tête contre la poutre faîtière et les genoux contre les objets entassés ça et là dans le noir. Quand je tendais les bras devant moi pour tenter de découvrir les obstacles avant qu'ils ne se signalassent douloureusement à mon attention, je me prenais les pieds dans le fouillis de solives qui tendait sa toile d'araignée à quelques centimètres au-dessus du plancher. Dans ce local exigu et encombré, ma grande taille me condamnait à voir chacun de mes mouvements s'achever de façon imprévue et le plus souvent désagréable : au fil des années, je m'étais embarrassé d'un corps bien trop vaste pour semblable chasse au trésor.

Enfin, je réussis à accommoder et, dans la pénombre dispensée par deux étroites lucarnes qui me parurent étonnamment claires et propres, je commençai de distinguer quelques formes indistinctes. Bientôt, je pus progresser dans le grenier sans avoir à souffrir ces rencontres répétées avec des monstres sournois qui profitaient de ma maladresse pour me frapper sur le crâne et me mordre les mollets.

Dans le grenier, il n'y avait rien de bien exaltant pour l'imagination d'un enfant : quelques meubles de jardin dont la laque s'en allait sous le doigt par plaques friables, des vêtements poussiéreux, un berceau, un vélo à la peinture écaillée, une machine à écrire énorme et d'un vieux modèle, un grand miroir ovale dont la glace fendillée sur toute sa surface avait à jamais emprisonné quelque reflet captif désormais indiscernable sous ce réseau de fêlure arachnéen.

C'est la machine à écrire qui excita tout de suite ma convoitise. Lourde et mafflue, elle gisait sous un amoncellement de vieux journaux froissés. Quand je dégageai le clavier de ce fatras qui le masquait presque entièrement, les touches noires et brillantes et le métal des marteaux étincelèrent dans le carré de lumière de la lucarne principale.

D'emblée, l'aspect comique du monstre mécanique me séduisit. Son air à la fois bonasse et faussement féroce faisait penser à cette sorte de gros chiens dont la mâchoire puissante, faite pour déchirer et pour broyer, semble tout naturellement s'ouvrir sur un perpétuel rictus d'affectueuse niaiserie, et qui

vous jettent à terre et vous emprisonnent sous un bon demi-quintal de crocs et de muscle pour vous lécher la figure tout à leur aise à peine leur témoignez-vous un peu d'amitié.

Ma découverte m'ayant fait oublier tous les monstres, à commencer par celui qui avait guidé mes pas vers le grenier, je calai tant bien que mal le mastodonte rutilant sous mon bras et dégringolai l'échelle avant de le transporter, suant et soufflant, jusque dans la cuisine, dont la table me semblait pour lors la seule à pouvoir supporter son poids sans plier.

Attablé devant une tasse de café noir, je considérai longuement l'engin muet puis, mû par une impulsion subite, j'allai chercher du papier à lettres : ce fut tout ce que je pus trouver à donner en pâture au monstre cliquetant dont les dents d'acier paraissaient toutes prêtes à laisser leur empreinte sur la feuille que je venais d'insérer sous le rouleau.

Maîtriser le maniement du clavier se révéla beaucoup plus facile que je ne l'avais imaginé et, à ma grande surprise, je fus bientôt en mesure de dactylographier tout ce qui me tombait sous les yeux aussi vite et aussi sûrement que si je n'avais fait que cela depuis ma plus tendre enfance. Je fus même troublé par l'étonnante docilité des touches à venir se placer sous mes doigts lorsque j'avais besoin d'elles : mes rapports avec les objets avaient rarement été aussi amicaux.

La machine à écrire se révélait de plus un allié inespéré dans mon combat contre le monstre du deuil et de la solitude. D'abord séduit par l'aspect à la fois menaçant et risible de ses flancs rebondis, je fus conquis par la sensation de vide intérieur et de délassement que me procurait son toucher mécanique et bientôt machinal : j'aimais l'impression de puissance tranquille et d'infailibilité qui émanait de l'instrument obèse, son chant monotone et lancinant me berçait, apaisait mon angoisse et ma détresse. Un épuisement bienvenu me gagnait alors que je caressais le clavier docile.

Comme reproduire des extraits de journaux et des étiquettes de boîtes de conserves menaçait de devenir à plus ou moins longue échéance fastidieux, j'entrepris bientôt un inventaire exhaustif de tout ce que contenait la cuisine – ayant préféré allumer l'ampoule électrique plutôt que d'ouvrir les volets, je perdis très vite toute notion du temps ; et la pendule, que personne n'avait remontée depuis une semaine, s'était arrêtée peu après que j'avais installé la machine à écrire dans la cuisine.

Cet inventaire achevé par la mention finale que les aiguilles de la pendule indiquaient midi douze, je commençai de décrire de mémoire les autres pièces de la maison puis le jardin et ses environs. Quand sur un point les souvenirs me

faisaient défaut, je comblais cette lacune selon ce qui correspondait le mieux à mes désirs et à la cohérence de l'ensemble de la description. Par souci de cohérence, il m'arrivait aussi parfois de corriger de façon délibérée ce que je savais pertinemment être la réalité. Ainsi, j'attribuai à la barrière métallique du jardin une couleur très sombre, à la limite entre le brun et le noir, car il m'avait toujours semblé que sa peinture verte s'harmonisait mal avec le reste de la maison.

Mais cela n'avait pas beaucoup d'importance, car en fait je n'étais plus très sûr qu'elle fût réellement verte : je m'étais souvent disputé avec mon père à son sujet, lui prétendant qu'elle était brun sombre et agréable à l'œil et moi que son vert soutenu constituait une constante et intolérable offense au sens esthétique des passants qui s'attardaient à contempler notre jardin depuis la rue ; ou bien le contraire. Quoi qu'il en fût et même après tant d'années passées loin de Vallauris, ma description de la maison et du jardin, hormis sur quelques points de détail comme celui-ci, était probablement assez fidèle à la réalité.

Du moins, je veux le croire, même si je n'ai plus aujourd'hui la possibilité de m'en assurer. Cependant, plus discutable sans doute fut mon tableau de Vallauris et des quelques autres villes où j'avais vécu. Mes souvenirs manquaient de précision et je devais de plus en plus souvent faire appel à mon imagination pour suppléer aux insuffisances de ma mémoire. Quand j'en vins à parler de ce que je ne connaissais que par ouï-dire et même de ce que je ne connaissais pas du tout, les repères certains sur lesquels fonder la cohérence de l'ensemble se mirent à manquer cruellement. J'en vins peu à peu à devoir inventer des détails de plus en plus nombreux, et d'une importance toujours plus grande à mesure que je m'éloignais des sujets qui m'étaient familiers.

A tel point que je renonçai bientôt, incapable de reconnaître la réalité telle qu'elle m'était familière dans ce que j'avais moi-même écrit. La pendule indiquait midi douze lorsque je tapai le point final ; autour de la machine à écrire s'amoncelaient en vrac une centaine de feuillets couverts d'un texte serré à l'extrême, presque illisible à cause de l'utilisation constante de l'interligne minimal. Hébété, le dos traversé d'élançements douloureux, je considérai un long moment le produit de cette fièvre.

Malgré une légère nausée, je me sentais apaisé et l'esprit en repos. Aucune amertume, aucune terreur ne venaient plus ternir le souvenir de mes parents, et le martèlement hypnotique des marteaux sur le papier avait exorcisé les démons de l'enfance. Après une brève résurrection, les monstres étaient morts pour de bon : plus de monstre de la salle de bain, plus de monstre du noir ni de l'escalier, plus de monstre du grenier.

Même le monstre du deuil et de la solitude était mort, et avec lui l'angoisse irrépressible, animale, que sa présence avait fait naître en moi. Il avait laissé la place à une tendresse douce-amère comme avec le temps on arrive à en éprouver même pour les morts. C'était comme une seconde naissance : une véritable naissance à ce monde d'orphelins qui est celui des adultes.

Pour dissiper la légère nausée qui m'étreignait, je décidai de prendre un peu d'exercice et d'aller respirer l'air tiède de la Méditerranée. J'avais besoin de reprendre des forces et de me dégourdir les jambes avant d'entreprendre de remonter la machine à écrire au grenier où je projetais également de remiser une chaise et une massive petite table basse qui déparaient à mon sens l'harmonie du salon. Aussi laissai-je la cuisine en l'état : il s'était vraisemblablement écoulé moins d'une semaine depuis que j'avais refermé la barrière du jardin derrière moi et j'avais encore une quinzaine de jours devant moi pour tout préparer avant l'arrivée de Monique et des enfants.

Mes doigts, après le long maniement du clavier, étaient devenus étrangement malhabiles à d'autres tâches et, d'épuisement, mes mains tremblaient tant que je dus m'y reprendre à plusieurs fois avant de pouvoir ouvrir la grille brun-noir du jardin.